Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 64 (1926)

Heft: 34

Artikel: Tonnerre de tonnerres

Autor: Emery, Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220471

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité : Gust. AMACKER Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6 .six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'ETERNEL REVENIR

LS rentrent déjà peu à peu, les uns après les autres. Dans les journaux, on voit quelques annonces « De retour ».

A la fin du mois, ce sera la rentrée générale. Les écoles rouvriront leur porte à leurs élèves, qui en franchiront le seuil sans grand enthousiasme. Il en sera sans doute de même pour leurs maîtres et professeurs. On s'habitue vite aux vacances. On apprend rapidement à ne rien faire.

Les médecins et les dentistes rouvrent leur cabinet; les avocats et les notaires leur étude. On pourra de nouveau être malade, s'accorder le plaisir d'une « rage de dents ». La procédure remet-tra en branle son formidable appareil et les notaires recommenceront à instrumenter.

Les cafés verront petit à petit revenir leurs fidèles habitués et les quotidiennes parties de jass reprendront de plus belle, à l'heure accoutumée. Et les orchestres jazz-band présideront de nou-

veau à de troublants dancings.

Puis, ce sera l'automne ; ce sera le Comptoir et tous ses attraits séducteurs. Nombreux en sont les bienheureuses victimes, qui ne s'en portent pas plus mal. L'empressement et l'enthousiasme des visiteurs vont croissant, ainsi qu'en témoigne une légère hausse du bicarbonate de soude.

Après, viendront les vendanges. Il est malheureusement à craindre que cette année elle ne soient pas bien joyeuses. Nos braves et vaillants vigne-

rons ont été fort éprouvés.

Les vendanges terminées, c'est l'hiver et ses rigueurs. Les frimas, la neige, le gel, les skis et les patins. Les poêles se remettent à ronfler. Le sourire revient aux lèvres des marchands de fourrures et de combustibles. Les engelures fleurissent. Brrr! Brrr! la jolie saison!

C'est Noël, aux sapins étincelants. C'est la joie dans les yeux brillants des petits, émerveil-lés et impatients de scruter le fond de leurs jo-

lis sabots.

St-Sylvestre et le nouvel an suivent de très près, avec leurs masques, leurs bals, leurs mascarades et tout le vain bruit qui les encadre.

Ils ne sont pas calmés qu'arrivent janvier et son redoutable essaim de notes et d'impôts à

Février suit, avec son carnaval. Et ainsi de suite. C'est toujours la même chose.



TARDY ET SA JULIE

ETANT maryâ ti lè doû, l'on avoué l'autro, Tardy et la Julie, ma sè niézî-vant prâo soveint. Et tot parâi, quand l'avant ètâ po lâo maryâ vè lo menistre, stisse lâo z'avâi de: « Soyez toujours unis! Croissez et multipliez! » Cein avâi ètâ pas pî tant mau d'è premî et pu... la fîvra l'avâi passâ et s'ètant trevougnî. Quand Tardy pouâve djuvî on tor à la Julie, ne baillîve pas son drâi âo matou et quand la Julie pouâve menâ la leinga su son Tar-

dy ne recoulâve pas, principalameint quand l'ètant ein bezebelhie.

Onna né, doû bon fond, Trevougne et Bardou-fyet, po fére onna farça vîgnant fière à la porta à Tardy. Portavan avoué leu on gros crotset à couilli lè cerise et on ècové de bolondzî. Tardy droumessâi dza âo pâilo derrâ, vè la cousenâ, que l'ètâi âo contréro de la porta. La Julie, que l'avâi oïu fière, por cein que l'ètâi mafîta du que l'avâi recourâ pè l'ottô et que pouâve pas droumi, lâi

Tardy, ie fièzan que dèvant. Va repondre! — Cô dâo diabllio pâo-te venî à stâo z'hâore? Ton! ton! ton! cein n'arretave pas.

Sti coup, Tardy sè lâive ein pantet, passe à la cousena, du cein âo pâilo dèvant et vint âovrî la

— Que lâi a-te ? que ie dit dinse ein beteint la tîta ein dèfro et ein allondzeint lo cou po mî

Adan, tot d'on coup, sè cheint attrapâ su lo cotson avoué lo crotset à çerise, tandi que l'autro lâi eimbardoufyâve la frimousse à tsavon avoué

l'ècové.

Quand l'ant zu laissî, Tardy lâo fâ dinse :

→ Dite rein! vu vo z'einvouyî la fenna.

→ Vin vâi, Julie! que crie dinse. Tè voliant fére onna coumechon.

Cô è-te?

Diabe lo mot que i'ein sé Cougnaisso pas clliâo voix.

La Julie bete on cotillon, doûte sa béguina et

Vo garanto que l'a zu son affére assebin et que Trivougne et Bardoufyet lâi ant baillî onna rachon po grôche fenna.

Tardy, dein son lhî, sè tegnâi lè coûte de rire. Por quant à la Julie, n'a jamé ousâ racontâ l'affére. Se l'ètâi arrevâïe rein qu'à son hommo, tot lo payî l'arâi binstout su.

Tot parâi! lè fennè! Marc à Louis.

Le baiser du laitier. — M. Binks (à sa servante). - Marie... j'ai été peiné de voir que vous vous laissiez embrasser par ce laitier!

Marie. — Oh! monsieur, je ne savais pas que vous

aviez un caractère si jaloux!

TONNERRE DE TONNERRES



ES cinq anciens étaient assis aux portes de la ville. C'était dimanche, à l'heure du

sermon. Le temps était noir comme de l'encre. La discussion roulait, entrecoupée de quelques pipes, sur les désastres du Jura, de Rolle, de Lavaux, de France, du Brésil ; sur tous ces ouragans, ces cyclones, ces dévastations et ces misères, en général.

Soudain, du côté de Lavaux, on entend des roulements de tonnerre, suivi du minuscule crépitement des canons à grêle ou des fusées gréli-fuges. Puis, tout se tait. Et de toutes parts, un nouveau cri de douleur s'élève : « Lavaux est ravagé à son tour !... Misère de misère, qu'a donc fait notre pays pour être affligé de telle sorte ».

L'un des cinq, vieillard robuste dont l'âge n'a point ébranlé la raison, parle de canons à grêle, de fusées, d'éclatement trop court. On devine en lui le vieil artilleur.

La pluie tombe, en grosses gouttes, froides, glacées, laissant une odeur âcre de marée.

Nos vieillards se regardent, se posant tous la

même question: «Où allons-nous? Où allons-

Le vieil artilleur, abandonnant sa pipe, se lève et, comme un augure, frappe le sol de sa canne et se met à évoquer la vie du monde depuis le temps du déluge jusqu'à nos jours. J'ai retenu ces mots qu'il faudrait méditer :

« Les artilleurs, voyez-vous ! sont généralement admirateurs des détonations célestes ou artificielles. Cependant, cette année 1926, les détonations célestes prennent des proportions si considérables que maints artilleurs et même les artificiers les plus convaincus se sont demandé si décidemment, il n'y a pas dans les magasins du ciel une réserve d'électricité formidable contre laquelle toute l'artillerie du monde entier ne pour-

» Depuis quelques années, c'est-à-dire long-temps après la mort de Sainte-Barbe, un inventeur a mis en batterie des canons électriques.

» Les vignerons, cependant, préfèrent lutter contre les éléments avec des canons à grêle chargés de poudre, malgré le prix élevé de celle-ci. Mais il en résultait de graves accidents et ils remplacèrent les canons par des fusées, dont le but est d'éventrer les nuages, de les ébranler, afin de les délester de leur contenu en eau, avant la congélation.

» Dans ce domaine, on aurait pu aussi utiliser des canons électriques, mais le vigneron consulta le Génie, qui déclara spontanément que la lutte contre les éléments par l'électricité serait dé-

» Le très grand nombre d'accidents, d'incendies, d'orages, de cyclones ont vivement ému, ces derniers temps, les astronomes, les chimistes, ainsi que les artilleurs et artificiers, qui ont posé la question aux plus grands savants du monde, même à M. Painlevé, et recherché si la T. S. F. n'en serait peut-être pas la cause.

» Nous, vieux canonniers, ne posons pas la question de la même façon et, d'après notre étu-

de approfondie, voici ce qui se passe, en réalité :

» L'électricité se forme naturellement d'après l'Evangile (lire Job). Elle est nécessaire pour la vie des hommes, des animaux, des plantes, ainsi que pour déclencher les orages et les chutes de pluies, si nécessaires à l'agriculture.

«L'homme, grâce aux progrès de la science, fabrique partout de l'électricité : éclairage, chauf-fage, traction. Le monde entier marche à l'électricité. Cette matière volatile, mal récupérée, est consommée seulement partiellement. Tout le surplus, des millards de kw. s'accumulent dans les couches d'air supérieures au gré des nuages que les vents entrechoquent dans les orages et voilà pourquoi l'artilleur céleste devient si dangereux et pourquoi il serait encore plus dangereux de lutter contre lui avec des canons électriques.

» Au surplus, des millions de fabriques, des millions d'automobiles, de motos, de moteurs laissent dans l'air la fumée malodorante de la combustion. Nos pays sont couverts de brume que les vents accumulent. Les nuages sont noirs comme de l'encre, l'air est empoisonné, et il faut la fréquence des orages, des cyclones, des tempêtes pour le purifier.

» Chaque jour, le ciel est obscurci par les va-peurs, la fumée de benzine, la poussière ; les hom-mes, les bêtes, la nature, tout souffre, c'est in-déniable. Le génie, la science et l'homme luttent,

impuissants. C'est la guerre du temps et des microbes.

» Enfin, l'homme modifie l'aspect du globe ; il accumule les eaux, perce les montagnes, construit des villes, comme Paris, Londres ou New-York, où des milliards de tonnes de matériaux sont accumulés. La rotation du globe devient inégale ; de là, des perturbations dans la marche régulière des saisons. L'univers est réglé mathématiquement; l'homme devait donc rester circonspect à ce sujet; la religion même l'imposait. Et voilà comment nous nous acheminons vers une fin lente, sûre, prévue, dont seule la forme définitive ne nous est pas connue. Le progrès n'en serait-il pas un peu la cause ?

» Où est-il, notre bon vieux temps? Nous avions des orages, c'est vrai! mais c'est la différence des canons de Napoléon avec les 420

d'aujourd'hui.

» Le progrè tuera le monde et si l'homme pouvait encore aller plus loin il envahirait les pla-

nètes pour leur imposer sa volonté.» Les cinq vieux se levèrent et prirent l'engagement de n'en rien dire à personne pour ne pas passer pour fous dans la ville; mais j'avais en-Louis Emery. tendu... et voilà!

EN SOUVENIR DES JOURS PLUVIEUX

A mes frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Vous fécondez nos champs, nos prés. Vous apportez à nos feuillages, La fraîcheur des cieux étoilés Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Vous remplissez les clairs ruisseaux Qui chantent sous les doux ombrages Où vont réver les jouvenceaux. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Par vous les cascades des monts Fertilisent nos pâturages Et font la beauté des Ormonts. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Vous alimentez nos glaciers, Fleuves solides et sauvages, Ornement de nos pics altiers. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages Vous remplissez nos lacs, nos mers, Et nous parcourons ces rivages Qui nous sont chaque jour plus chers. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Quand vous passez en fins brouillards Déposant sur tous les herbages Voiles d'argent et doux brocards. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Vous avez des rebords d'argent. Ils sont pour nous comme les gages De jours meilleurs : je les attends. Je vous hénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages Même quand vous vous irritez. Je sais qu'après les gros orages Le ciel et l'air sont purifiés. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous vénis, frères nuages Quand vous semez vos blancs moutons Dans le ciel bleu, ô douce image Des troupeaux des monts de Sion. Je vous hénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Quand vous encadrez l'horizon Et barrez de rouges jambages Le ciel au soir de la moisson. Je vous bénis, frères nuages

Je vous bénis, frères nuages, Quand soudain vous vous écartez Laissant briller sur nos visages Frère soleil, roi des étés. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages, Et je vous bénirai encor Quand vous quitterez ces parages Pour arroser un autre bord. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages, Mais l'Hindou vous bénit aussi Quand vous arrosez ses plantages, Assurant sa moisson de riz. Je vous bénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Ouand vous tirez votre chapeau Le vous souhaite un bon voyage En pensant qu'il va faire beau. Je vous hénis, frères nuages.

Je vous bénis, frères nuages. Courez, passez dans le ciel bleu. Si vous quittez cet ermitage Je vous dirai : adieu, à Dieu. Je vous bénis, frères nuages.

L. Barblan.



LE «CRAN» DU VIGNERON

(Extrait d'une «Lettre vaudoise» de M. Henri Laeser.)

Ah! il y a du « cran » chez le vigneron, et quel exemple ne donne-t-il pas? Faut-il que la noble plante exerce son influence, pour qu'on lui reste fidèle après tant de déceptions. Et comme il reste vrai, ce petit tableau écrit, il y a trois quarts de siècle, par l'écrivain neuchâtelois Frédéric de Chambrier:

«Le vigneron de race, que le temps n'a pas amolli, se plaît sur ces collines où il a vu, dès son jeune age, se lever et se coucher le soleil. Suspendant parfois son travail, les mains croisées sur sa bêche et relevant la tête, il porte ses regards sur un immense horizon; il se repose et ranime son courage en admirant la na-ture. Cette vigne qui l'a courbé, raidi et usé avant le temps, il l'aime et ne peut s'en séparer. Six jours de la semaine, il y a fatigué ses bras vigoureux, et le dimanche, c'est là qu'il promène ses pas ; il s'y réjouit en voyant dans ses fruits croissants la bénédic-tion de Dieu. Vieux et cassé, il s'y rend néanmoins chaque matin !... Appuyé sur son bâton, le corps pres-que parallèle au sol, il se traîne auprès de ses vieux ceps qu'il a élevés et façonnés, et qu'il connaît comme ses enfants ; il les couche encore dans la fosse pour leur faire commencer une nouvelle vie, et en parlant de celle où il va lui-même descendre : « La vigne, ditil, c'est comme le train du monde. Ici c'est fini pour moi, mais il y a autre chose là-haut ».

UN HOMME CAPABLE

ON ami, Isidore Duboulot, est un homme très capable; sa capacité peut être qualifiée, sans aucune exagération. lifiée, sans aucune exagération, d'incommensurable. Au point de vue gastronomique, il rendrait des points, et combien, à n'importe quel diplomate, conseiller ou au colonel le plus vorace; ce n'est déjà pas peu dire! Pour autant, l'ami Isidore n'est pas un homme en vue, il est au contraire, très modeste, l'appétit mis à part. La fondue, en partie double est, pour lui, chose courante; il est de ceux qui sont incapables de prononcer un seul mot pendant sa déglutition, ceci, vous le comprenez, pour ne pas perdre de temps. La choucroute garnie, mais bien garnie, ne le rebute point; je me suis laissé dire qu'il en mangeait, à lui seul, un mètre cube; ça, c'est une chose à contrôler et, plutôt manière de parler!

La dernière qu'on lui a mise sur le ventre est une histoire d'oie.

Au Nouvel An, aurait-il dit, nous avons mangé une oie.

Et, combien étiez-vous, pour manger cette oie?

Nous étions deux.

- Deux ? Et qui donc ?

- Il y avait l'oie, et puis moi! N'est-ce pas, que mon ami Isidore est un hom. me capable?!! Pierre Ozaire



cheveux courts.

EST la saison des voyages, les voyageurs s'en donnent à cour-icie geurs étrangers en complets sportifs va. riés, voyageuses étrangères en couleurs vives et

Les voyageurs du pays sont nombreux aussi et celui qui se trouve sur un des bateaux de notre Léman, entend résonner au milieu des idiomes de l'Europe, le bon accent vaudois, le réconfor. tant accent vaudois.

Ici, c'est un papa — un vigneron, vous le pa rierez — la maman et leurs filles. Un peu silen cieux d'abord, tout ce monde ne les intimide pas proprement dit, mais leur donne à réfléchir, auss le considèrent-ils avec beaucoup d'attention pour se former une opinion. Mais le grand paysage ne laisse pas perdre ses droits ; il est là et les at tire. Leurs yeux suivent avec tendresse les silhouettes, les contours connus ; le papa évalue le travaux qu'ont exigés les soins donnés aux vignes, supputant leur rendement, les signale aux siens. Une autre famille vaudoise promène le famille de son « échange » de la Suisse allemande, et présente son canton aux Confédérés qui s'extasient.

Et combien d'autres.

Là, c'est une maman disant à ses fillettes : Re gardez bien tous ces châteaux, Glérolles, la Tou de Marsens, le Châtelard, Blonay; vous avez l leur histoire dans le livre de Mme de Montolie Et les fillettes impressionnées contemplent, leur jeunes visages inconsciemment prennent une ex pression recueillie. C'est vrai, leurs héroïnes on vécu là, dans ces murs, leurs yeux se sont posés sur ce beau lac, sur ces lointains d'un bleu si tendre et qui, au coucher du soleil, étincelleront

A un moment donné de la saison des voyages, ce qui divertit le spectateur et l'intéresse, ce sont les écoles vaudoises en balade. Il y a « la grande école », « l'école des petits » du même village. Les premiers ont fait une course de deux jours ou bien une excursion, une vraie, tandis que les petits se sont bornés à la course en bateau et visite de la ville riveraine, puis tout ce monde s'es retrouvé au débarcadère pour le retour.

Et ces jeunes Vaudois jouissent de tout leu cœur; ils parcourent le bateau dans tous le sens, s'arrêtent, intimidés, devant les machines vont, viennent et reviennent et retournent, et sûrement à leurs yeux, le bateau a au moins trois fois ses dimensions véritables. Les garçons s tiennent ensemble et circulent moins que les fi les, du moins les grands, car les filles entraîner les petits - ne leur ont-ils pas du reste été con fiés -. Et puis quel prestige n'ont-elles pas a quis aux yeux de leurs cadets: elles portent & grandes lunettes rondes à la nouvelle mode; le unes en verre ordinaire, d'autres en verres bless ou verts. Ces lunettes sont trop grandes pour leurs petites « binettes » enfantines. Elles les ré ajustent constamment ou bien les enlèvent, mais quand le bateau abordera, chaque bout de nez sen chevauché par une de ces paires de lunettes ron des. Et ce qui donne la note la plus comique, « n'est pas seulement la vision de ces verres rond se répétant sur toutes ces faces juvéniles, mais aussi l'air inspiré répandu sur ces traits.

Je me reporte à plusieurs lustres en arrière e je revois notre école — c'était la grande — ren trant d'une course à Berne et à Fribourg. Que fut l'ébahisement des familles attendant leurs en fants à la gare, de voir tous ces minois affublé de lorgnons bleus ou verts. Quand alignés e colonne, nous descendimes au village en chartant, ce furent les mamans qui, bénévolement, chargèrent des lorgnons, car lorsque la joie de borde et qu'on chante à tue-tête :

Salut à toi, jeunesse, O doux printemps du cœur!

il ne faut pas être encombré d'un pince-nez qu menace à chaque mouvement un peu brusque, de chavirer et de s'abîmer en miettes.

Mme David Perret.